

Journal de Bord

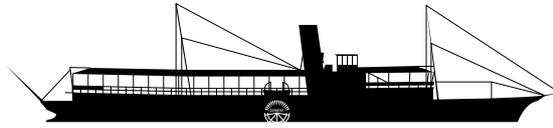
La rédaction de ce numéro est due:
A l'équipe de rédaction
A Jean-Pierre Baillif
A Philippe Bossy

La direction artistique est due:
Christine Kohler et Patrick Tondeux

Notre imprimeur est:
Offset Kurz

ASSOCIATION POUR LE BATEAU «GENÈVE» - TEL 786 43 45

RUE VERNONNEX 15 BIS - 1207 GENEVE - CCP 12-11 482-9



LES NOUVELLES DU BATEAU GENEVE

LA DÉJANTE

«Déjante: Faire sortir un pneumatic de la jante d'une roue». (cf Petit Larousse)

Le langage de la rue a toujours su trouver le mot ou l'expression juste ou percutante pour qualifier les états d'âme. La déjante, c'est sortir de la réalité, la quitter en quelque sorte, pour partir sur des chemins incertains, divaguer...

Sur le Bateau, nous sommes frappés, depuis quelques années, par l'augmentation de ceux, parmi nos passagers, qui connaissent des périodes de «déjante». Elle peut s'exprimer de diverses façons: enfermement, incohérence du discours, violence parfois, elle est toujours l'expression d'une grande souffrance, souvent inaccessible car elle ne permet plus de communiquer. Nous recevons ces passagers, au même titre que les autres, et nous avons l'impression que, malgré tout, ils se sentent bien à notre bord, où ils peuvent connaître un moment de paix et être eux-mêmes là où ils en sont.

Il n'empêche que nous nous sentons souvent démunis face à leur souffrance et que nous nous posons beaucoup de questions à leur sujet.

Eric a bien voulu répondre à nos questions. Il nous parle de son passage en milieu psychiatrique et il nous livre ses réflexions sur lui-même et la société. Ses propos pourront choquer parfois, toutefois ils sont l'expression de sa vérité, dite avec sincérité et avec une grande sensibilité.

Alain Riesen et Roger Schuler sont travailleurs sociaux dans une institution qui reçoit des patients psychiques. Ils donnent un éclairage sur la situation des personnes marginalisées à Genève et des éléments de réponses à la question de l'augmentation d'une population connaissant des problèmes psychiques.

Nous ne prétendons pas, comme à chaque fois que nous abordons un problème de société, le cerner et y apporter des réponses. Nous proposons à nos lecteurs, au travers d'un témoignage et d'une analyse qui ne peuvent donner qu'un aperçu de ce vaste sujet, de mener leur propre réflexion sur un problème auquel chacun est aujourd'hui confronté.

Une roue qui déjante, ça se répare, nous avons souvent pu le constater. Encore faut-il que le bon mécanicien se trouve là au bon moment...

LA RÉDACTION

ERIC

- Eric, tu viens de faire un séjour en milieu psychiatrique. Peux-tu me dire comment tu en es arrivé là?

- On y arrive tout doucement, tout gentiment, en accumulant les situations où l'on est soumis à des choses comme la peur, la

culpabilité, l'angoisse, la solitude et une espèce de rejet profond du sens de la vie telle qu'on nous l'enseigne ici. C'est comme si on entrainait dans une sorte de dimension différente où, très souvent, l'élément majeur est la souffrance, dont l'expression peut être différente d'une personne à l'autre.

- Cette souffrance découle-t-elle d'événements précis ou est-ce plus diffus?

- Au départ, je pense que cela vient d'événements assez précis, puis, quand tout se met à tourner à cent à l'heure, quand tout est chamboulé par un comportement ou un rythme de vie qui fait qu'on ne sait plus si c'est le jour ou la nuit, lundi ou dimanche, les événements du départ finissent par s'estomper dans un magma indéfinissable. On finit par se fixer sur des points qui sont loin de ce qui a sans doute provoqué la bascule dans le délire. Alors, ça va être la société, les patrons, les bourgeois ou pour les hommes, souvent, le comportement des femmes, mais au départ, le problème, on le porte en nous.

Il va y avoir des interactions avec les autres et cela se passe souvent mal. Déjà, en état normal, les rapports entre les gens ne sont pas faciles; si tu y rajoutes du délire ou une incohérence de ton discours dans un monde de gens cartésiens et froids, tu en arrives à ne plus pouvoir communiquer du tout parce qu'il n'y a personne, en face, qui soit capable de l'écouter et de comprendre.

Avoir en face de soi quelqu'un qui est en train de délirer n'est pas forcément agréable. Cette personne va, soit dire des choses qui sont désagréables à entendre, soit être dans des états d'agressivité qui sont difficiles à supporter ou qui, simplement, peuvent effrayer. Et on ne sait jamais quelle est la frontière entre la part de réelle agression par rapport à sa propre peur. C'est difficile tout cela...

- Est-ce que tu as senti venir cet état délirant?

- Ces deux dernières années, j'ai connu deux fois cette situation. La première fois, je n'ai rien senti venir et cela a été très fort parce que c'était quelque chose que je n'avais jamais vécu. En plus, c'était lié à des prises massives d'alcool. Il y avait du délirium qui venait se greffer là-dessus et je ne savais pas du tout ce qui m'arrivait. C'était comme une espèce de voile...

La deuxième fois, c'était un peu différent car j'avais une certaine lucidité par rapport à la situation. Je me sentais partir tout d'un coup dans un truc où je sentais que j'étais de nouveau en train de délirer et j'ai refusé ça. Je ne voulais pas me retrouver confronté à des comportements complètement aberrants. Alors, j'ai essayé d'y mettre un terme, en prenant une dose massive de médicaments, pour me mettre en milieu protégé.

- Tu avais besoin d'être pris en charge?

- Oui, et en milieu psychiatrique puisque la société n'offre pas d'autres solutions en cas de crise. Je sais ce que ces hôpitaux m'apportent comme solution: une forme de



recentrage de la vie, mais sur une base et des modèles qui ne sont pas forcément à mon goût. Ces spécialistes interviennent souvent bien tard. Ils sont installés dans des hôpitaux ou des bureaux et ils ne mettent jamais les pieds dans la rue. Quand tu arrives chez eux, tu es déjà à moitié mort ou à moitié dingue... Quand quelqu'un souffre, il faut intervenir de façon plus rapide pour apaiser sa souffrance et ne pas lui demander de remplir des formulaires. Celui qui appelle au secours ne va pas le faire dans un bureau, il va appeler au secours à l'endroit où il est, à l'endroit où on le laisse être...

Je ne suis pas pour une prise en charge totale des gens. Je sais que c'est utopique, mais je considère que les soins devraient donner dans le quotidien, à doses homéopathiques, avant d'en arriver à des doses incroyables. Parfois, donner un peu moins à quel- qu'un serait meilleur si cela était donné de façon constante, plus naturelle, plus économique, finalement, pour lui-même et la société.

- Comment ressens-tu cette prise en charge des cliniques psychiatriques?

- J'ai déjà dit que cela t'aide, en quelque sorte, à réapprendre la vie, mais en définitive, on finit par te renvoyer à l'endroit où tu viens. Et si tu es sorti de cet endroit pour t'abriter là, en milieu psychiatrique, c'est que tu n'y étais pas forcément bien. Les psychiatres disent qu'ils ne font plus de morale, que leur but est que tu sois bien avec toi-même. OK... bien avec moi-même je peux l'être, mais où? et comment?... avec qui, avec quoi?... Les psychiatres ne font peut-être pas de morale dans le cadre de leur clinique, mais dès que tu franchis la porte, la morale, elle te tombe sur le dos.

On va tout faire pour te réintégrer, pour te ramener à l'endroit dont tu viens. On te tiens un discours: c'est toi qui est malade et c'est à toi de te soigner, mais quand tu as tout détruit... A un enfant, tu peux créer l'illusion. Tu peux lui dire que le monde dans lequel il va vivre est merveilleux. A un adulte, tu ne peux plus faire avaler ça. S'il est complètement bobet et que «Dallas» ça

lui suffit, il trouvera une solution dans ce genre là. S'il a un minimum de lucidité et n'a pas trop de séquelles par rapport à des états dépressifs ou délirants, il ne pourra pas rentrer là-dedans, mais il sera obligé de retourner dans une espèce de carcan social qui n'est pas vraiment supportable, qui n'est pas son truc...

Je pense qu'il y a des gens qui ne sont plus capables de s'aider eux-mêmes. Si on attend que seuls des professionnels, en clinique ou au dehors, aident ces gens là, on va au devant d'une catastrophe. Il y a un professionnel qui aide et dix quidams, dans la rue, qui vont te jeter la pierre. Il y a alors un moment où le professionnel est débordé car, non seulement il se trimbale le problème de celui qu'il veut aider, mais il trimbale aussi le tas de cailloux que les gens ont lancé.

Je pense qu'il faut arrêter de jeter des pierres. Quand quelqu'un fait une connerie et que l'on sait qu'il fait une connerie, il faut intervenir de façon beaucoup plus rapide.

- Pour en revenir à ton expérience, peux-tu me dire comment on sent que l'on sort d'un état délirant?

- Il est très difficile de répondre à cette question, dans le sens où tu as besoin de points de repère pour pouvoir vérifier si tu es en train de sortir de cet état. Si tu restes seul, tu ne peux rien savoir. C'est quand tu es en contact avec d'autres personnes que tu peux constater que tu es à nouveau capable de communiquer, que tu comprends l'autre et que l'autre te comprend.

Mais ce n'est qu'une première étape car, ces premiers contacts, tu les as dans un milieu protégé. Il reste le plus difficile: retourner là d'où tu viens...

- Justement, ce retour, comment se passe-t-il?

- Pour remonter la pente, ce qui compte, c'est le facteur temps, l'entourage et les soins. Un exemple tout bête: j'avais des dents cassées et on me les a réparées. C'est un détail, mais c'est le genre de détail qui

compte énormément. Il faut donc qu'on te soigne mais aussi que tu aies la chance de rencontrer les personnes qui vont t'amener les éléments de ta reconstruction. La miéne passe par la marginalité car, je pense qu'on s'en rend compte, je refuse de rentrer dans un système de société que je rejette.

J'ai également la chance de suivre, depuis un certain temps, un cheminement spirituel. Cela m'a permis de faire des choix: savoir quel sens je veux donner à ma vie, qui je veux suivre et qui je refuse de suivre. Même si je suis plein de paradoxes et d'ambiguïté, je pense que je suis maître de mon navire... après Dieu.

Aujourd'hui, on a des informations sur toutes les spiritualités. J'ai écouté des gens qui avaient différentes croyances; j'en ai un peu fait le tour. Finalement, je pense que le seul chemin, c'est le Christ. Son message est un message de vie et il parle de beaucoup de choses qui me touchent sur le plan affectif. Il parle de douleurs, de maladies, d'états de crise. Il parle surtout de guérison... La guérison qui peut passer à travers l'amour et le pardon. Quand on pète les plombs, on a des comportements qui, souvent, ne sont pas pardonnés par l'entourage, mais qui sont aussi difficiles à se pardonner à soi-même.

On se rend compte, à posteriori, qu'on a eu des attitudes condamnables. Il est évident que si tout le monde te condamne, tu vas prendre la loi du plus fort et tu vas te condamner aussi. Il faut être suffisamment clair et fort pour te dire: «là, j'ai merdé, j'ai vraiment été un salopard... je regrette profondément d'avoir vécu ou dit cela...» Je pense que cela fait aussi partie de la guérison que de pouvoir accepter ce que l'on a vécu comme quelque chose qui n'est pas la pierre tombale qui te retombe sur la gueule.

Je crois à la parole de l'évangile. Pour moi, la vérité est là, même si j'en suis loin, même si je marche parfois dans l'autre sens, même si l'y a des jours où j'ai l'impression de descendre en enfer.

Ce qui m'a aidé aussi dans la déjante c'est... le bonheur. La seule façon que j'avais d'y accéder était à travers la musique, c'étaient les seuls moments où j'avais suffi-

LA VIE DU BATEAU

La vie sur le Bateau, c'est comme partout: elle connaît de beaux moments et d'autres plus difficiles. Voici trois instantanés qui en donnent l'illustration. Le Bateau n'est pas une carte postale bien retouchée pour faire joli. Il est comme il est, avec ses superbes reflets et ses zones d'ombre.

samment de détachement pour me laisser aller. La musique et les yeux des femmes... La beauté, le plaisir, des moments d'intensité, tout cela m'a aidé à revenir les pieds sur terre et à accepter les choses telles qu'elles sont.

- D'après toi, c'est du moins l'impression que l'on a depuis le Bateau, y a-t-il de plus en plus de personnes qui déjantent?

- Il y a plus de personnes qui déjantent, c'est évident. Il y a celles que l'on peut voir au Bateau ou dans d'autres lieux d'accueil, ou encore dans la rue. Pour ces gens là, il y a lieu de penser qu'ils n'ont pas de place ailleurs. Ni les institutions étatiques, ni la population ne répondent à leurs besoins, à leur souffrance de vivre. Il y a aussi une souffrance qui n'est pas démonstrative et qu'on peut rencontrer partout, mais dans l'intimité des gens. Elle existe à Champel, à Onex, à Cologny, partout... Elle est cachée, mais c'est la même souffrance, c'est la même peur et cela mène aux mêmes choses.

J'ai l'impression qu'il y a des gens qui choisissent leur folie parce qu'ils ne peuvent pas s'adapter à une certaine réalité. Les gens, tous les gens, ont besoin de soupape. Je crois que, dans leur grande majorité, ils ont besoin - pardonne-moi ce langage - de se faire une pute, de se taper un mec, de se prendre une biture ou de se faire une ligne de coke... bref de se défoncer. Si on interdit tout, tout le monde péte les plombs. Si on interdit qu'une partie, comme c'est le cas aujourd'hui, tu exclus ceux qui se défoncent avec ce qui est illicite.

Il n'y a plus d'espace pour les gens différents, pour ceux qui aspirent à autre chose. Nous vivons dans une société où tout est récupéré au profit du profit. Regarde le mouvement hippie ou même le mouvement punk... on a en dépossédé les créateurs pour en faire des images que les marchands utili-

sent pour vendre leur camelote. Qu'est-ce qui reste alors à ceux qui voulaient vivre et exprimer une autre manière de voir l'existence?

On utilise même les interdits ou les choses plus ou moins honteuses pour pousser à la consommation. Je pense qu'on est arrivé à un stade où un homme, même s'il n'est pas pervers, a toutes les chances de le devenir, car on lui donne tous les moyens possibles ou imaginables pour atteindre la perversion: pornographie, prostitution, violence, drogues, etc. etc. Quand tu es sain d'esprit, tu arrives plus ou moins à faire le choix et à te protéger de ce qui peut te souiller. Si tu as des moments de faiblesse ou des moments d'isolement trop grands, tu vas te raccrocher, peut-être, à ces choses blessantes mais accessibles puisqu'on te fournit tous les instruments de ta destruction sous prétexte de liberté personnelle... et comme il y a de plus en plus de gens fragiles et seuls...

Je pense qu'il faut que nous assumions aujourd'hui notre débauche les yeux grands ouverts. Si on continue à la masquer, nous en ferons les frais indirectement et d'une façon très grave pour les générations à venir. On aura tout faux et on le paiera. On le paie déjà. Nous avons payé un tribut au mal qui est monstrueux. Toutes formes de mal, toutes formes de pouvoir, toutes formes d'emprise... Dès qu'il y a emprise sur un individu, on entre dans le mal... que cette emprise soit exercée par intérêt, par mercantilisme, par luxure, par goût du pouvoir, etc... elle engendre le mal, la souffrance.

- Penses-tu que des lieux d'accueil, comme le Bateau ou d'autres, peuvent apporter quelque chose à des personnes qui sont dans cette situation de déjante?

- C'est un palliatif à quelque chose qui n'existe pas ailleurs. Je trouve dommage que la société n'absorbe pas les gens qui délient

plutôt que de les parquer. Il y a un système de voie de garage et, ainsi, des endroits où vont se concentrer des peines, des douleurs... Le Bateau en est un parmi d'autres. Ils ont des côtés positifs car ce sont des endroits qui permettent à chacun de s'exprimer et de trouver une place. Cependant, ils sont un peu en dehors de la réalité extérieure et, de ce fait, ils peuvent offrir la possibilité à certains de vivre en permanence des états délirants et agressifs...

Heureusement, on peut y rencontrer, parmi ceux qui animent ces lieux, quelques personnes avec lesquelles tu peux avoir une communication normale. Rencontrer des gens qui sont bien dans leur peau, dans leur tête, qui ne se défoncent pas, qui amènent la preuve que la vie que nous ne menons pas nous-mêmes peut quand même amener au bonheur.

- Une dernière question: comment vois-tu, pour toi, la suite immédiate et à plus long terme?

- Je n'ai pas de projets précis. Je suis toujours confronté à un choix. Je fonctionne dans un cadre avec des limites fixées par la société. Tant que la société ne vient pas me taper sur les doigts, je continue à fonctionner comme je fonctionne. A partir du moment où je n'enferme pas la loi, je leur ou on viendra me taper sur les doigts, je verrai comment je réagirai. Je suis responsable de mes actes à part entière. Il y a des choses que je refuse de faire pour assouvir certains de mes besoins. Je peux donc, dans certaines situations, refuser d'aller dans le sens que la société pourrait me contraindre de prendre. On verra...

Interview recueillie par JEAN-PIERRE BAILLIF

«Est-ce qu'il y a de plus en plus de personnes, à Genève, qui déjantent?»

NOUS constatons qu'il y a, aujourd'hui, une augmentation des personnes qui ont des troubles psychiques et qui fréquentent le Bateau.» C'est la rédaction du Journal de Bord du Bateau «Genève» qui nous pose cette question et nous demande notre opinion.

Nous travaillons à l'Arcade 84, centre d'ergothérapie, espace de soins et d'accueil pour des personnes souffrant psychiquement. Lieu ouvert sur la communauté: restaurant, atelier de réparation de meubles, atelier de création (peinture, photo, cinéma...).

Depuis quelques années, des travailleurs sociaux, les autorités publiques, des citoyens, nous interpellent sur cette question et ce constat: des personnes souffrant psychiquement, mais également des chômeurs en fin de droit, circulent, occupent et vivent sur le territoire de la communauté. Elles investissent des lieux qui ne sont pas, a priori, destinés à eux et, en plus, ce phénomène augmente.

Exclusion ou désaffiliation. En fait, nous pouvons constater une augmentation des personnes en état de vulnérabilité. «Exclusion ou désaffiliation (mise sur les marges d'une partie croissante de la population) sont l'effet d'un ébranlement général dont les causes se trouvent dans le travail et son mode d'organisation actuelle.» (cf R. Castel, sociologue, dans un article du Magazine Littéraire d'août 1995).

Il ne faut pas confondre désaffiliation (par ex. chômage, sdf, etc.) et d'autres types d'exclusion liés à la nature de difficultés spécifiques (handicap, troubles psychiques, toxicomanies...). Les personnes souffrant de troubles psychiques ont toujours vécu certaines formes d'exclusion et de discriminations. Mais ce qui est nouveau, c'est la rencontre entre l'exclusion pénalisante et les processus de désaffiliation des travailleurs.

Le chômeur va passer d'un statut de non travail à un statut de fin de droit, puis il va recevoir son droit à un revenu minimum ou, s'il déprime par exemple, il va être pris en charge médicalement et recevoir l'assurance invalidité. «L'assurance AVS-AI concerne quelques 14 200 personnes à Genève. M. Segond a notamment souligné que le nombre de nouvelles demandes est passé de 5828 en 1989 à 8055 l'an passé. Le chef du DASS y voit un effet de la crise: les entreprises qui licencient ont recours à l'assurance-chômage mais aussi à l'AI...» (Le Courrier du 27 septembre 1995).

On voit donc des personnes qui cumulent les vulnérabilités et plongent dans cette zone intermédiaire (entre un statut de déclassé et l'abandon) faite de précarité et de souffrance.

«Certes, la société salariale n'est pas une entité éternelle: c'est une formation sociale relativement

récente, et qui aura une fin. Les spéculations sur le dépassement de la civilisation du travail peuvent donc être légitimes: peut-être, dans vingt ou dans cinquante ans, le travail aura-t-il disparu comme vecteur principal d'intégration? Mais actuellement il garde une fonction essentielle. La manière dont réagissent à l'expulsion du travail chômeurs ou RMistes montre bien que pour eux le travail est la principale assise de la dignité et de la citoyenneté... Si le dépassement du travail constitue bien une véritable révolution culturelle, ceux qui aujourd'hui en paient le prix sont les plus faibles et les plus démunis. Il est quelque peu injuste de leur dire: «Patientez. Le travail sera bientôt relativisé, dépassé. On va inventer d'autres formes d'identité et de citoyenneté». Mais en attendant, la situation continue à se dégrader.» (cf R. Castel - op. cit.).

Comment désigner l'autre qui provoque un tel sentiment de malaise, cet autre que nous n'arrivons pas à classer, nommer, cet autre qui, lorsqu'il nous provoque, nous agresse, nous envahit, nous fait tout de suite penser à la folie? Où devrait-il être, alors, si nous sommes démunis, perturbés? A l'hôpital psychiatrique, au centre de consultation, devant son psychiatre!

Pourquoi cet autre nous est si étranger et nous dérange-t-il si profondément? Dans l'interview d'Eric, un passage nous a frappé: «... Il y a aussi une souffrance qui n'est pas démonstrative et qu'on peut rencontrer partout, mais dans l'intimité des gens. Elle existe à Champel, à Onex, à Cologny, partout... Elle est cachée, mais c'est la même souffrance, c'est la même peur et cela mène aux mêmes choses...» La visibilité de la souffrance psychique, par des manifestations spectaculaires, ne recouvre pas toute la réalité des personnes concernées par celle-ci, loin s'en faut.

Quelques chiffres

Aucune statistique, à Genève, ne peut rendre compte d'une augmentation du nombre de personnes ayant des troubles psychiques. Parce qu'il n'est tout simplement pas possible de recenser à un moment donné et régulièrement cette réalité. Et même si on voulait le faire, on devrait engager des sommes d'argent considérables pour un résultat peu fiable. Par contre, quelques statistiques partielles peuvent nous donner des indications.

En 1993, il y a eu 8856 patients traités en psychiatrie, selon les statistiques hospitalières, dans l'ensemble des services publics, de la petite enfance à la psycho-geriatrie. C'est la première fois dans l'histoire de la psychiatrie à Genève que nous connaissons le nombre exact des patients traités. Mais nous ne savons pas qui est soigné par les psy-

chiatres privés (plus de 200), chez une centaine de psychologues et par les médecins somaticiens.

Autre source de renseignements, les statistiques de l'invalidité où l'on trouve 9 rubriques de classification qui donnent droit à des prestations d'invalidité pour le handicap psychique. En mars 1993, on recensait 145800 invalides en Suisse, dont un total de 8684 personnes à Genève: maladies congénitales: 693, maladies: 6819, accidents: 1172. La part constituée par le handicap psychique était de 3787 personnes.

Est-ce à dire qu'il y a à Genève 8856 patients psychiques et 3787 personnes présentant un handicap psychique? Non, car ces statistiques ne prennent, en chiffres, qu'une partie de la réalité.

Vivre avec eux

Alors, cette fameuse question: y a-t-il une augmentation de personnes qui déjantent?...

En plus de vingt ans, l'hôpital psychiatrique a diminué le nombre de ses lits (pour le secteur adulte, de 300 à 80); de nouveaux traitements sont apparus. La critique de l'institution totale, qui prend en charge tous les aspects de la vie de la personne, s'est développée et a modifié son rôle ainsi que ses conséquences, à savoir la diminution de la violence envers les patients. De nouveaux lieux d'accueil et de soins dans la communauté sont apparus comme un élément essentiel d'une nouvelle politique de la santé mentale. Les droits de la personne, le respect de son intégrité physique et psychique doivent être une donnée incontournable de cette nouvelle politique.

Alors oui, nous devons vivre dans la communauté avec des personnes souffrant de troubles psychiques ainsi qu'avec celles qui sont marginalisées. L'intégration, ce n'est plus la multiplication d'un réseau de petits ghettos pour exclus, mais c'est la reconnaissance de l'autre dans sa capacité et son désir de rejoindre la communauté et la communauté dans sa capacité à l'accueillir. Et, à chaque fois, l'exercice de la liberté de l'autre à vivre différemment de la norme doit être défendu.

Les institutions qui ont pour vocation d'accueillir des patients psychiques n'ont pas le monopole de la souffrance et il ne doit pas en être ainsi. Par contre, elles ont la responsabilité d'être en phase et ouvertes là où la souffrance et quelques fois la violence s'expriment, dans la rue, dans la famille, dans l'entreprise, dans d'autres lieux...

ALAIN RIESEN - ROGER SCHULER Arcade 84 3, rue Schaub - 1202 Genève.

Sur le Bateau ça carbure à l'énergie!

Se rencontrer. Se rencontrer sur un bâtiment aussi extraordinaire que le Genève, c'est l'une des idées forces qui sous-tendent le travail des professionnels et du comité de l'association pour le Bateau Genève. Créer un lieu passerelle, d'échanges, de coups-de-main, de paroles, d'harmonie et de rêves, dans lequel je donne et je prends.

Comment ce discours se retrouve-t-il dans notre quotidien?

D'une part, une équipe de huit bénévoles s'est constituée. Présente dans le fonctionnement de la buvette et pour encadrer nos grandes manifestations (jour de concert, fête de la musique, soirée reggae, fête de fermeture de la buvette). Un appui indispensable pour les professionnels et une présence inestimable supplémentaire auprès des gens du Bateau. Des contacts se sont produits, des relations se sont installées.

D'autre part, l'ensemble des activités menées depuis ce printemps s'est organisé autour du principe de l'acte associatif. En d'autres termes, rien ne se fait sans l'autre.

Jamais le Bateau n'a été un lieu de prise en charge. C'est avant tout un espace de liberté propice à la créativité. En fonction des festivités locales, des habitudes prises, des envies de chacun, tous sommes invités à nous associer de l'élaboration à l'aboutissement d'une idée. Chacun s'y implique en fonction de ses compétences, de son état physique et psychique de l'instant, de son désir participatif, de ses envies d'une rencontre.

L'activité est réelle. Le concert a un public critique, le travail entrepris doit être bien fait pour que l'autre puisse l'utiliser, la déco proposée suscite des avis divers, le repas préparé est-il bon?...

Chaque activité est suffisamment riche pour que chacun puisse s'y retrouver. La fête de la musique, à cet égard, a bien illustré cette manière d'agir.

Premier temps, les idées: que faire? Plusieurs moments de rencontre, après les petits déjeuners ont été organisés pour savoir, nous gens du Bateau, ce que nous voulions. Trois jours de fête. Un soir de blues, un soir de reggae avec une performance-jembe d'une équipe du Bateau et un soir de rock.

Deuxième temps: une déco à préparer pour l'occasion; un décorateur nous donnera un coup de main, la couturière nous prêtera ses machines et ses deux bras. Deux buvettes sont prévues, des stands de nourriture également. Qui va tenir quoi? Qui va préparer quoi? Et l'affiche? On s'affaire, le programme musical se précise, la déco s'installe, l'affiche s'affiche.

Troisième temps: le jour J est arrivé. Tout le monde est à son affaire... La fête fut belle. Il ne restait plus que les nettoyyages à effectuer. Quatre fois dans la même semaine et de fond en comble, des heures de boulot. Mais tout était prévu. Mon œil!

A cette occasion, le Bateau s'est mis à tanger et, tous, gens du Bateau, dansions sur la même musique.

PHILIPPE

Un soir d'orage

Mercredi 6 septembre 1995, il est 19h, sur le Bateau Genève.

L'eau claquait mollement contre la coque du bateau, quand, soudain, un hurlement jaillit de la proue. Tous, fidèles de la buvette, avions tourné notre regard dans la même direction.

- Au secours! Au secours!.. En patins à roulettes, l'affolé fonçait sur nous dans l'espoir de trouver de l'aide.

- Il veut me frapper, répéta-t-il à plusieurs reprises, tout en se saisissant de son couteau suisse et ouvrant sa lame.

De l'aide, il en a eu. Nous étions assez pour faire face à son agresseur qui se trouvait être déjà dans un piteux état d'ivresse, pour un début de soirée.

Pépé s'interposa avec sa grande carrure quelque peu voûtée et d'une voix douce et monocorde lui glissa à l'oreille: «Mais reste tranquille, il faut rester gentil.» Pépé en avait déjà trop dit. Son corps chat lourdement sans savoir comment.

Puis ce fut une succession d'actes violents, insensibles aux paroles raisonnables. Sur le pont l'un se fit broyer le genou, un autre déchira sa veste, deux autres encore durent être séparés. Puis le coup de grâce arriva. L'agresseur succomba à plus fort que lui. Après s'être incliné, gisant au sol, insensible à ses douleurs, il se releva. Samir le dirigea vers la sortie.

Ce soir-là, la buvette ferma à 19h30, et l'eau se remit à claquer mollement contre la coque du bateau.

SAMIR ET PHILIPPE

Impressions de buvette

Servir à boire, une manière comme une autre d'entrer en contact avec les gens. Je me disais: «Le Bateau, l'éte, ça va être sympa. Il y aura du monde, des Genevois, des touts, des habitués, des «je verrai bien»...»

En fait, les habitués sont toujours là. C'est leur endroit, c'est chez eux. Ils sont entre eux à jouer du jeu, boire des verres, fumer des pétes, discuter ou se taper sur la queue. Pourquoi ça? Mais de là à faire du Bateau un bistrot ouvert à tous et ainsi de permettre à des gens de tous bords de se rencontrer, tu peux toujours ramer.

Au lieu d'une ambiance relaxe, du style: il fait beau sur l'eau, on se détend devant un verre, c'est plutôt le contraire. Bonjour les règlements de compte, les tours qui montent. Bref, les ambiances glauques. Il est évident que ce sont des personnes à gros problèmes et que leur façon d'être peut effrayer «Monsieur-Madame-tout-le-monde», qui ne cotoie pas ce genre de personnes.

Alors, qu'envisager pour que chacun fasse un pas vers l'autre? Car, à mon avis, il y a assez de place pour être tous sur le Bateau Genève.

VALÉRIE, bénévole

Informations

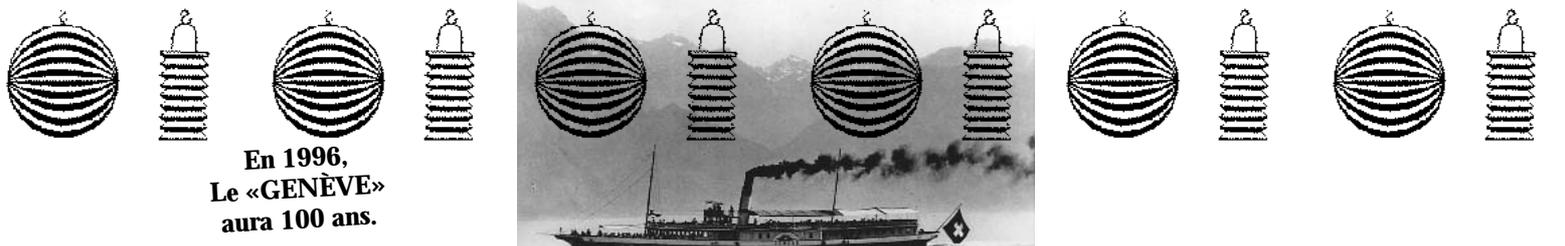
Du mardi 21 novembre au vendredi 1 décembre, exposition «Un peintre russe à Genève l'hiver». (Euvres de S. Actionof de Poushkin 10, St. Petersburg.

Le vendredi 8 décembre: bal costumé de l'escalade

Le vendredi 22 décembre: fête de Noël

Divers concerts et spectacles selon l'inspiration et les possibilités du moment: consultez le memento genevois.

Le salon d'hiver: dès la fin octobre, l'après-midi, le salon vous accueille dans son nouveau décor. Espace chauffer et confortable, avec buvette sans alcool et goûter, ouvert à toutes propositions.



En 1996, Le «GENÈVE» aura 100 ans.

Nous espérons lui offrir une fête digne de lui et de son histoire. Amis lecteurs, si vous possédez des documents (photos, articles de journaux, etc...) ou si vous avez des souvenirs ou des anecdotes le concernant, faites-le nous savoir. Merci d'avance.